

Marina
LEWYCKA

DEUX
CARAVANES

ROMAN

Traduit de l'anglais
par Sabine Porte



Titre original :
Two Caravans

Éditeur original :
Fig Tree, Penguin Books Ltd, Londres

© original : Marina Lewycka, 2007
ISBN original : 978-0-670-91637-5

www.marinalewycka.com

Pour la traduction française :
© Éditions des Deux Terres, mai 2010

ISBN : 978-2-84893-077-0

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.les-deux-terres.com

*Aux pêcheurs de coques
de la baie de Morecambe*

Mais pourtant je prierai toute la compagnie,
si je devise ici selon ma fantaisie,
que l'on ne prenne à cœur chose que je dirai,
pour ce que mon propos n'est que de plaisanter.

Geoffrey Chaucer,
prologue de « La femme de Bath »,
Les Contes de Canterbury
(traduction Jules Derocquigny).

Deux caravanes

Un champ – un vaste champ exposé au sud sur le flanc d'une longue colline qui plonge au creux d'une vallée luxuriante. Il est abrité par des haies touffues d'aubépine et de noisetiers entrelacés de rosiers sauvages et de chèvrefeuille des jardins. Le matin, une légère brise venue de la Manche souffle par-dessus le massif des Downs en apportant un soupçon de fraîcheur des embruns. L'air y est si délicieux que de là-haut on se croirait presque au paradis. Et dans le champ deux caravanes, une pour les hommes et une autre pour les femmes.

S'ils étaient dans le jardin d'Éden, il y aurait un pommier, se dit Yola. Mais ils sont dans le jardin d'Angleterre et le champ est couvert de fraises qui mûrissent. Et en guise de serpent, ils ont le Gros Chou.

Perchée sur le marchepied de la caravane des femmes, la petite mais pulpeuse Yola se vernit les ongles des pieds en rose fuchsia en regardant du coin de l'œil la Land Rover du Gros Chou franchir la barrière au bas

du champ et la nouvelle venue s'extraire du siège passager. Franchement, quelle idée d'avoir envoyé cette espèce de pudding à deux zlotys quand de toute évidence c'est un autre homme qu'il leur faut – de préférence un homme mûr, mais avec des cheveux à lui, des jambes bien tournées et un tempérament calme –, qui non seulement pourra cueillir plus vite, mais apportera à leur petite communauté une harmonie sexuelle bienvenue, alors qu'il est clair que cette demoiselle va semer la pagaille et qu'au lieu de s'occuper de ce qu'ils ont à faire, autrement dit cueillir les fraises, les hommes vont passer leur temps à se disputer ses faveurs. Ça l'agace tellement qu'elle en oublie de se concentrer sur l'orteil du milieu qui finit par ressembler à un moignon charcuté à vif.

Sans compter le manque d'espace, rumine Yola en scrutant la nouvelle qui passe devant la caravane des hommes, puis traverse le champ. Bien qu'il y ait plus de femmes que d'hommes, elles ont hérité de la plus petite des deux caravanes – une de ces caravanes à quatre couchages qu'on remorque pour aller au bord de la Baltique. En tant que chef d'équipe, Yola a droit à des égards, et même si elle n'est pas très grande, elle a des proportions généreuses, il va donc de soi qu'elle a sa propre couchette. Sa nièce Marta a hérité de l'autre couchette. Les deux Chinoises – Yola n'a jamais saisi leurs noms – se partagent la grande banquette-lit qui occupe tout l'espace au sol une fois dépliée. C'est tout. Il n'y a pas de place pour qui que ce soit d'autre.

Elles se sont toutes les quatre efforcées de rendre leur caravane aussi gaie et accueillante que possible. Les Chinoises ont accroché des photos de bébés animaux et

de David Beckham. Marta a mis une photo de la Vierge noire de Czestochowa. Yola, qui aime que ça sente bon, a mis des fleurs des champs dans un pot, des aubépines, des œillets des prés et du chèvrefeuille blanc.

La caravane est pleine de rangements astucieux qui lui donnent tout son charme : il y a des petits placards, des casiers en hauteur et des tiroirs ornés de ravissantes poignées décoratives pour tout dissimuler. Yola aime que ce soit bien rangé. Les quatre femmes ont appris à s'éviter dans cet espace exigu avec une délicatesse toute féminine, contrairement aux hommes, ces êtres défectueux qui ont une fâcheuse tendance à être maladroit et s'étaler plus que nécessaire, bien que ce soit plus fort qu'eux, évidemment, et qu'ils aient également des bons côtés, mais ça, on en reparlera une autre fois.

La petite nouvelle – elle a filé directement dans la caravane et laissé tomber son sac au beau milieu de la paroi. Elle vient de Kiev, explique-t-elle en regardant autour d'elle avec un sourire. Elle s'appelle Irina. Elle a l'air fatigué, débraillé et sent vaguement la frite. Où a-t-elle l'intention de mettre ce sac ? Où a-t-elle l'intention de dormir ? Qu'est-ce qui la fait sourire ? Yola aimerait bien le savoir.

« Irina, mon bébé, tu peux encore changer d'avis ! Rien ne t'oblige à partir ! »

Ma mère gémissait en se tamponnant les yeux avec un mouchoir en papier, provoquant une scène embarrassante à la gare routière de Kiev.

« S'il te plaît ! Je ne suis pas un bébé ! »

On s'attend à voir sa mère pleurer dans un moment pareil. Mais quand j'ai vu débarquer mon vieux papa tout buriné avec sa chemise froissée et ses cheveux argentés hérissés sur le crâne comme un porc-épic décrépit, OK, j'avoue que ça m'a secouée. Je ne m'attendais pas à ce qu'il vienne me dire au revoir.

« Irina, mon petit, fais attention.

– *Shcho ti*, pappa. Qu'est-ce qui te prend? Tu crois que je ne vais pas revenir?

– Fais attention, mon petit. » Sniff. Soupir.

« Je ne suis pas petite, pappa. J'ai dix-neuf ans. Tu crois que je ne suis pas capable de me débrouiller toute seule?

– Ah, mon petit pigeon. » Sniff. Soupir. Puis ma mère a remis ça. Et sur ce – c'était plus fort que moi – je m'y suis mise, moi aussi, à renifler et à soupirer, jusqu'à ce que le chauffeur du car nous demande de nous dépêcher. Ma mère m'a fourré dans les mains un sac avec du pain, et du salami et un gâteau au pavot, et on est partis. Kiev-le Kent en quarante-deux heures.

OK, j'avoue que quarante-deux heures de car, ce n'est pas amusant. À Lviv, il n'y avait plus ni pain ni salami. En Pologne, j'ai remarqué que j'avais les chevilles qui commençaient à enfler. Quand on s'est arrêtés quelque part en Allemagne pour faire le plein, j'ai engouffré les dernières miettes du gâteau au pavot arrosées d'une gorgée d'eau métallique qui provenait d'un robinet marqué non potable. En Belgique, mes règles ont commencé, mais ce n'est qu'en voyant sur le siège une tache brunâtre de sang qui avait traversé mon jean que je m'en suis aperçue. En France, je ne sentais plus mes pieds.

À bord du ferry pour Douvres, j'ai trouvé des toilettes et je me suis lavée. Quand je me suis regardée dans le miroir crasseux, j'ai à peine reconnu le visage tiré aux yeux sombres dont il me renvoyait l'image – était-ce bien moi cette fille sale et débraillée avec les cheveux en bataille et des poches sous les yeux ? J'ai marché un peu pour me dégourdir les jambes, et du pont j'ai regardé à l'aube les falaises blanches d'Angleterre se matérialiser peu à peu dans la lumière délavée. L'Angleterre, si belle et mystérieuse, le pays de mes rêves.

À Douvres, Vulk m'attendait à la descente du ferry, en brandissant un bout de carton avec mon nom dessus – Irina Blazkho. Écrit de travers – classique. C'était le type d'homme que ma mère qualifierait d'une culture limitée, vêtu comme un gangster de bande dessinée d'une horrible veste noire en simili cuir qui crissait à chaque pas – quel *kosbmar* ! Il ne lui manquait plus que le revolver.

Il m'a accueillie avec un grognement : « Hrr, tu as passeport ? Papirs ? »

Il avait la voix grasse et caverneuse, et l'haleine qui empestait la cigarette et les dents cariées.

Cette espèce de gangster devrait se brosser les dents. J'ai fouillé dans mon sac et avant que j'aie eu le temps de réagir, il s'est emparé de mon passeport et de mes papiers de travailleuse agricole saisonnière et les a fourrés dans la poche de poitrine de sa veste de *kosbmar*.

« Je garder pour toi. Beaucoup les méchants en Angleterre. Peut voler toi. »

Il a tapoté sa poche avec un clin d'œil. J'ai tout de suite vu qu'il était inutile de discuter avec ce genre

d'individu, et j'ai mis mon sac à l'épaule, puis je l'ai suivi dans le parking jusqu'à un énorme véhicule noir rutilant qui avait l'air d'un croisement entre un char et un Zill, muni de vitres fumées et de barres en chrome devant – un vrai tank de la mafia. Ces voitures de luxe sont populaires auprès des individus primaires et des indésirables. En fait, il ressemblait à sa voiture – trop gros, bâti comme un char, avec une dent en argent qui brillait devant, une veste noire luisante et une maigre queue-de-cheval qui lui pendait dans le dos comme un pot d'échappement. Très drôle.

Il m'a attrapée par le coude, ce qui n'était pas nécessaire – qu'est-ce qu'il croyait, cet imbécile, que j'allais m'échapper ? –, et m'a poussée sur la banquette arrière, ce qui n'était pas non plus nécessaire. À l'intérieur, le tank empestait encore plus le tabac. J'ai attendu en silence en regardant nonchalamment par la vitre pendant qu'il me scrutait avec grossièreté dans le rétroviseur. Qu'est-ce qu'il avait à me fixer comme ça ? Puis il a allumé un de ces gros cigares qui empestent – *mamma* appelle ça les cigarettes des nouveaux Russes, quelle infection ! – et s'est mis à tirer dessus. Pfff... Berk.

Je ne prêtais pas attention au paysage qui défilait derrière les vitres fumées – j'étais trop fatiguée –, mais mon corps enregistrait tous les virages, le moindre cahot, le moindre à-coup à chaque fois qu'il freinait ou prenait un tournant. Cette espèce de gangster avait besoin de leçons de conduite.

Il avait un paquet de frites posé à côté de lui sur le siège passager dans lequel il plongeait régulièrement la main pour en enfourner une poignée dans sa bouche.

Scotch. Shrmmf. Scrouch. Scotch. Shrmmf. Pas franchement raffiné. Cela dit, les frites sentaient extraordinairement bon. Entre l'odeur du cigare, les embardées à chaque fois qu'il se goinfrait d'une main en conduisant de l'autre et la douleur lancinante de mes règles, j'avais à la fois faim et mal au cœur. La faim a fini par l'emporter. Je me demandais quelle langue parlait ce gangster. Biélorusse ? Il était trop brun pour un Biélorusse. Ukrainien ? Il n'avait pas l'air ukrainien. Plus à l'est peut-être ? Tchétchénie ? Géorgie ? Ça ressemble à quoi, les Géorgiens ? Balkans ? Essayant de deviner, je lui ai demandé en russe : « S'il vous plaît, Mister Vulk, est-ce que je peux avoir à manger ? »

Il a levé les yeux. Nos regards se sont croisés dans le rétroviseur. Il avait des vrais yeux de gangster – de petites baies noires empoisonnées sous des sourcils en bataille aussi touffus qu'une haie mal taillée. Il me scrutait de son air agressif, de haut en bas.

« Petite fleurrr vouloir manger ? » Il comprenait sans doute le russe, mais il m'a répondu en anglais. Il devait venir d'un de ces pays de l'ancienne Union soviétique indépendants depuis peu, où tout le monde sait parler russe mais personne ne le fait. Alors, comme ça, il voulait parler anglais ? Qu'à cela ne tienne.

« En effet, Mister Vulk. Si vous voulez bien avoir cette obligeance, je mangerais volontiers quelque chose si cela ne vous dérange pas.

– Pas problema, petite fleurrr ! »

Il a pris une autre poignée de frites – scotch, shrmmf, scrouch –, puis il a broyé le reste dans le papier gras et me l'a passé par-dessus le dossier. En me penchant pour les attraper, j'ai aperçu autre chose niché sur le siège, à

l'endroit où étaient posées les frites. Un petit objet noir menaçant. *Shcho to!* C'était un vrai revolver?

Mon cœur s'est mis à battre à tout rompre. Pourquoi avait-il besoin d'un revolver? *Mamma, pappà, au secours!* Bon, on fait semblant de ne rien avoir remarqué. Il n'est peut-être pas chargé. Ce n'est peut-être qu'un allume-cigare. J'ai donc déplié le papier froissé – on aurait dit un petit nid douillet couvert de graisse. Les frites étaient grasses, moelleuses et encore tièdes. Il n'en restait à peu près que six et quelques bouts. Elles étaient légèrement salées, avec une pointe de vinaigre, et elles étaient – mmm! – incroyablement délicieuses. Le gras me collait aux lèvres et se figeait sur mes doigts, et il fallait bien que je le lèche, ce que j'ai fait aussi discrètement que possible.

« Merci, ai-je dit, car la grossièreté est un signe de culture limitée.

– Pas problema. Pas problema. » Il a brandi le poing comme pour me prouver sa générosité. « Nourriture pour manger transit. Tout ajouter à ton frais subsistance. »

Des frais de subsistance? J'avais mon compte de surprises désagréables. Je l'ai observé de dos, la veste aux coutures prêtes à craquer, la queue-de-cheval mal peignée, le gros cou jaunâtre, les pellicules qui couvraient le col en simili cuir. Je recommençais à avoir la nausée.

« Comment ça, des frais?

– Le frais. Le frais. Nourriture. Transport. Logement. » Il a lâché le volant en agitant les deux mains en l'air. « Vie de Ouest trop beaucoup chère, petite fleurrr. Qui tu crois va payer tout le luxe? »

Il avait beau parler un anglais épouvantable, il débitait son discours comme s'il l'avait préparé. « Tu crois tout fournir gratis ? »

Ma mère avait donc raison. « Cette agence est dirigée par des escrocs. N'importe qui peut le voir. Sauf toi, Irina. » (Vous avez vu cette manie énervante qu'a ma mère de me rabaisser ?) « Et si tu leur mens, Irina, si tu te fais passer pour une étudiante en agriculture alors que ce n'est pas le cas, qui t'aidera si ça tourne mal ? »

Sur ce, elle s'était lancée avec son hystérie habituelle dans un laïus interminable sur tous les risques que couraient les Ukrainiennes qui partent à l'Ouest – tous les ragots et les rumeurs qui circulent dans les journaux.

« Mais tout le monde sait que ça n'arrive qu'aux filles stupides et ignorantes, mamma. Ça ne m'arrivera pas, à moi. »

« Si vous voulez bien me dire quels sont ces frais, j'essaierai de les réduire au maximum. »

Je parlais d'un ton poli et civilisé. La dent chromée a étincelé.

« Petite fleurrr, le frais premier payer, et après toi payer. Pas discussion. Pas problema. »

– Et vous me rendrez mon passeport ?

– Exact. Toi travailler, toi avoir passeport. Toi pas travailler, toi pas passeport. Quelqu'un voir ta mamma à Kiev, dire Irina pas bon travail, faire gros problème pour elle.

– J'ai entendu dire qu'en Angleterre...

– Angleterre être changée, petite fleurrr. Maintenant, Angleterre être pays de possibilité. Angleterre pas comme dans livre école. »

J'ai repensé au fringant Mr Brown de *Let's Talk English* – si seulement il était là!

« Vous avez une excellente maîtrise de l'anglais. Et également du russe, peut-être ?

– Anglais. Russe. Serbo-croate. Allemand. Tous langues. »

Il se considère comme un linguiste. Très bien, faisons-le parler.

« Vous n'êtes pas natif de ces rives, Mister Vulk ?

– Tu croire tout que tu vouloir, petite fleurrr. »

Il m'a glissé un clin d'œil salace dans le rétroviseur, assorti d'un éclat de dent en argent. Puis il s'est mis à secouer la tête comme pour se débarrasser de ses pellicules.

« Ça, tu aimer ? Femme être séduite ? »

J'ai mis un moment à comprendre qu'il parlait de sa queue-de-cheval. Était-ce sa manière de flirter ? Question séduction, je lui donnais zéro. Pour un individu de culture limitée, il n'était certes pas dépourvu de préention. Dommage que ma mère ne soit pas là pour le remettre à sa place.

« C'est absolument irrésistible, Mister Vulk.

– Tu aimer ? Hein, petite fleurrr ? Tu vouloir toucher ? »

La queue-de-cheval sautillait. Je retenais mon souffle.

« Allez. Hrr. Tu pouvoir toucher lui. Allez », a-t-il insisté en dégoulinant d'un enthousiasme visqueux.

J'ai tendu ma main encore grasse qui sentait la frite.

« Allez. Être plaisir pour toi. »

Je l'ai touchée. On aurait dit une queue de rat. Puis il a remué la tête et elle s'est tortillée entre mes doigts comme un vrai rat.

« On dire femme pas résister une cheveu comme ça, rappelle elle organe de homme. »

Mais de quoi parlait-il cette fois ?

« Organe ? »

Il a fait un geste grossier des doigts.

« Pas peur, petite fleurrr. Ça rappeler toi petit ami. Hein ?

– Non, Mister Vulk, parce que je n'ai pas de petit ami. »

J'ai tout de suite compris que je n'aurais pas dû dire ça, mais c'était trop tard. Les mots m'avaient échappé et je ne pouvais pas les retirer.

« Pas petit ami ? Comment ce petite fleurrr pas petit ami ? »

Sa voix était aussi poisseuse que du gras de frite tiède. « Hrr. Peut-être alors bon possibilité pour moi ? »

Quelle erreur stupide ! Il te tient maintenant. Tu es coincée.

« Peut-être un jour on peut bon possibiliser, hein ? » Son haleine sentait le cigare et les dents cariées. « Petite fleurrr ? »

À travers la vitre fumée je voyais défiler un paysage de forêts éclaboussées de soleil. Si seulement j'avais pu me jeter par la portière de la voiture, rouler au bas du talus d'herbe et m'enfuir en courant au milieu des arbres ! Mais on allait trop vite. J'ai fermé les yeux en faisant semblant de dormir.

On a continué à rouler en silence pendant une vingtaine de minutes. Vulk a rallumé un cigare. Entre mes paupières mi-closes, je le regardais tirer des bouffées, courbé sur le volant. Pff. Berk. Pff. Berk. Est-ce que

c'était encore loin? Puis il y a eu un crissement de gravier sous les roues et le tank s'est arrêté sur un dernier violent soubresaut. J'ai ouvert les yeux. On s'était garés devant une jolie ferme au toit pentu dressée au fond d'un jardin d'été occupé par des tables et des chaises, qui descendait vers une rivière limpide peu profonde. L'image parfaite de l'Angleterre. Je vais enfin trouver des gens normaux, me suis-je dit ; ils me parleront en anglais ; ils m'offriront du thé.

Mais ça n'a pas été le cas. Au lieu de ça, un monsieur rondouillard au visage rougeaud en vêtements sales et bottes de caoutchouc est sorti de la maison – le fermier, sans doute – et m'a aidée à descendre du véhicule de Vulk en maugréant quelque chose d'incompréhensible qui n'avait cependant rien d'une invitation à prendre un thé. Il m'a examinée des pieds à la tête avec la même grossièreté, comme un cheval qu'il venait d'acheter. Vulk et lui se sont mis à chuchoter à toute vitesse sans que je puisse suivre ce qu'ils se disaient, puis ils ont échangé des enveloppes.

« Bye-bye, petite fleurrr (avec son sourire de gras de frite). On se revoir un jour. Peut-être on possibiliser ?

– Peut-être. »

Je savais que je n'aurais pas dû dire ça, mais je voulais m'en dépêtrer au plus vite.

Le fermier a fourré mon sac dans sa Land Rover, avant de m'y pousser en me tâtant le derrière au passage, ce qui n'était franchement pas nécessaire. Il lui suffisait de me demander et j'y serais montée toute seule.

« Je vous emmène directement au champ, m'a-t-il dit tandis que nous cahotions sur des petites routes sinueuses. Vous pourrez commencer la cueillette cet après-midi. »